944.02
J57Wcha

CHARTIER

JEANNE D'ARC

NOTICE: **Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

NOV 0 4 1997

DEC 3 0 1997

JEANNE D'ARC

SEPT PROPOS

D'ALAIN

JO FABRE ÉDITEUR - NIMES

Jean Jaurès
17 Déc 53
A67234
11 Bhs

JEANNE D'ARC

JEANNE D'ARC

SEPT PROPOS

D'ALAIN

JO FABRE ÉDITEUR - NIMES

944.02
J57Wcha

DEC 29 1954 SLOAN

I.

I.

Il me semble que je comprends bien quel fut le crime de Jeanne d'Arc. Elle méprisa la voie hiérarchique. Elle disait qu'elle communiquait directement avec Dieu et les Saints. Un pape n'en dirait pas tant ; surtout un pape n'en aurait pas dit autant en ce temps-là ; il ne décidait souverainement qu'en Concile. C'était l'accord des plus

savants qui permettait de discerner la parole de Dieu de la parole du Diable.

Il faut reconnaître que les docteurs de l'Eglise étaient dans une situation difficile. Ils avaient toute une mythologie à organiser. Ils enseignaient qu'il y a des puissances invisibles, qui peuvent changer à leur caprice le cours des choses. D'après ce principe, tout était possible, apparitions, divinations, actions à distance, résurrections. L'Univers que rêvait un fou était aussi vraisemblable qu'un autre ; n'importe quel prodige était croyable. C'était le règne des fous si l'on n'y prenait garde.

Aucune société d'hommes ne pourrait vivre dans un monde ainsi machiné comme un décor de théâtre. Il s'agit de vivre, c'est-à-dire de vendre, d'acheter, de cultiver, de bâtir, de dormir, ce qui suppose que l'on croie plutôt à la stabilité qu'au désordre. Comment irait la vie si toutes les nuits on doutait réellement du retour du soleil ? Les hommes ne pouvaient pas vivre sous un cauchemar, parmi les démons et les anges ensemble ; c'était trop leur demander, et ils auraient fini par ne plus croire à rien du tout, sinon aux expériences concordantes. Le merveilleux aurait tué l'Eglise.

Il fallait donc à toute force régler le merveilleux, et lésiner sur les miracles. Et ce n'était pas une petite question. Toute l'autorité de l'Eglise était en cause, tout son prestige, tous les bénéfices ecclésiastiques, sans compter l'ordre public, auquel le plus grand nombre est toujours fermement attaché, surtout les oisifs et les hommes de plume. De là des passions homicides.

Nous sommes plus doux aujourd'hui, mais nous aimons l'ordre tout de même, et aussi bien dans les idées que dans les choses. Qu'un homme proclame qu'il a fait une grande découverte, nous attendons

ses preuves ; nous voulons les toucher du doigt ou les comprendre, selon qu'il s'agit de faits ou d'idées ; et, si c'est trop compliqué, s'il s'agit de rayons N, ou d'algèbre transcendante, nous le renvoyons aux conciles, que nous appelons Académies. Par exemple un physicien dit qu'il a découvert des radiations produites par les corps vivants, et qu'il les a photographiées ; ses collaborateurs disent comme lui. Moi je doute. Les Académies examinent ses expériences, les recommencent bien des fois, et prononcent qu'il s'est trompé ; je crois alors qu'il s'est trompé. Un autre a défini une infi-

nité de nombres infinis, et raisonne là-dessus. Je n'ai point le temps de le suivre dans ce Labyrinthe ; bien mieux, je crains de m'y perdre ; eh bien, j'en jugerai d'après le Concile. Le tout sans passion, ou presque, parce que des erreurs de ce genre sont sans conséquence. Mais si un homme, d'après des visions qu'il a, veut brûler Paris ou seulement s'installer à l'Elysée, on le déclare fou, et on l'enferme pour la vie. Telle est notre excommunication majeure.

20 Août 1908.

II.

II.

CES drapeaux pour Jeanne d'Arc m'ont conduit à parcourir la *Jeanne d'Arc* de Péguy ; je dis parcourir, non lire, parce que c'est long, parce que c'est toujours un peu la même chose, parce qu'on annonce encore dix volumes après celui-là, enfin parce que mon goût va à ceux qui expriment une grande idée avec peu de

paroles. Cela dit, je dois reconnaître que cette histoire de Jeanne d'Arc est grande, et que Péguy ne l'a toujours pas diminuée. Lisez donc la *Jeanne d'Arc* de Péguy, si elle vous tombe dans les mains ; lisez-la avec patience, et sans vous moquer. Vous saisirez un grand départ dans le cœur de cette noble fille. Vous verrez comment, pendant qu'elle n'est que bergère, toute sa destinée la tire en avant, et comme elle part bien, en pensée, pour de grandes choses, pour une grande vie dont elle ne voit encore que les sommets.

Pour moi j'en suis arrivé, porté par le majestueux navire de Péguy,

tantôt en haut tantôt en bas, j'en suis arrivé à me demander : « Qu'est-ce qui est sublime dans l'histoire de Jeanne d'Arc » ? Non pas assurément cette action de Dieu et de l'archange, si j'y croyais ; car, où est le divin, il n'y a plus rien de sublime, ni même de beau. Si je pose un Dieu qui dirige l'histoire humaine, les hommes ne sont plus que des pantins ridicules ; Jeanne d'Arc aussi. Je n'admire point leur courage, c'est Dieu qui le leur donne, ni leurs victoires, car c'est Dieu qui chasse l'Anglais. Même, en y regardant de plus près, je trouverais assez odieux ce tyran

au-dessus des nuages, qui s'amuse à jeter une pauvre fille dans les combats et sur un bûcher douloureux, au lieu de chasser l'Anglais par quelque soulèvement impétueux des hommes.

Mais prenons humainement la chose, elle est aussi grande qu'on voudra. Voilà une bergère qui a l'idée, comme cela, que les Anglais n'ont rien à faire chez nous, et qu'il est très urgent de les reconduire chez eux. Nous avons tous des idées de ce genre-là, contre l'injustice, contre les tyrans ; ce sont des lumignons d'idées. Mais, en elle, c'est une idée flamboyante ; c'est

une idée qui parle ; une idée trop grande, trop lourde pour elle, si bien qu'elle en fait honneur à Dieu et aux Saints, comme elle peut, comme elle sait. Prodigieux mouvement de pensée. Mais, bien plus beau, cette idée veut être réalisée. L'héroïne part, contre toute espérance, contre tout bon sens étroit. Dès qu'il faut, on ne délibère point ; on agit ; on réalise. Toute son action est ainsi, contre la paresse, contre l'hésitation, contre la pensée bavarde. Toute la médiocrité est mise en marche à coups de trique. La médiocrité s'en est bien vengée. Jeanne fut brûlée, elle qui était

l'Esprit et la Volonté, par la bureaucratie de ce temps-là. Ma foi, c'est peut-être la plus belle histoire humaine. Tout héroïsme est ici dessiné d'avance, et toute lâcheté aussi. C'est le drame humain, absolument. Mais n'y mettez pas Dieu. C'est le dernier raffinement pour abaisser les héros.

9 Mai 1910.

III.

III.

Il y a la foi de Jeanne d'Arc, et la foi de ceux qui l'ont brûlée. Car ce n'est pas ici un de ces hasards ou remous de l'histoire, où l'on voit que des volontés fraternelles se nuisent sans le savoir. Dans cet admirable récit, je vois au contraire clairement deux religions ennemies. Je vois deux Dieux en lutte, un Dieu qui est chose, et un Dieu qui est esprit.

Quand on a le malheur d'apprendre la religion dans la première enfance, elle sera idolâtrie toute la vie, soit qu'on la conserve, soit qu'on la repousse. Car l'enfant croit d'abord tout ce qu'on lui dit, non par force d'esprit, mais au contraire par faiblesse ; ce qu'il croit l'accable et l'écrase ; sa religion est hors de lui comme une chose, comme une puissance cachée dans les choses, comme un tribunal hors de lui. L'idée de juger les Dieux ne lui vient pas ; on ne la lui donne pas. Il y a des forces. Les unes agissent sur son corps par douleur et écrasement ; là-dessus il s'instruit par

l'expérience et rectifie ses erreurs. Mais il y a des forces surnaturelles ; celles-là agissent sur son esprit, par la crainte, par une espèce de stupeur et d'accablement, comme la célèbre tête de Méduse. L'expérience ici ne prouve rien. Si je crois aux sorciers, jamais l'expérience ne me prouvera qu'il n'y en a pas. Il faudrait ici vouloir, faire soi-même l'archange, tirer l'épée flamboyante, et chasser l'erreur par le courage.

Or il n'est pas rare que l'on croie en Dieu comme on croit aux sorciers. Alors c'est ce qui existe qui est adoré, l'inégalité, les puissances la guerre, la victoire. Le jugement se

plie ; l'homme se fait petit ; adorateur, non réformateur. Cherchant, comme le Christophe de la légende, le plus puissant des Dieux, il croit aux sorciers, mais il applaudit aussi quand on les brûle ; le bûcher vaut preuve. Cette vie est prosternée ; il y a une manière de se tenir à genoux qui vous jette à quatre pattes.

Jeanne d'Arc connut un autre Dieu, un autre culte, d'autres preuves. Elle se parla à elle-même dans le silence ; elle s'éveilla à elle-même ; elle jugea ce qui existait ; elle le dit injuste avant de savoir s'il était faible. Cette Foi s'éleva

contre toutes les Forces. Il le faut. Dieu le veut.

Quelque chose disait non à l'ordre extérieur. L'esprit décidait souverainement. « Je dois, je veux, je vaincrai ». Non sans apparitions et voix du dehors, car la pensée ne connaissait pas encore toutes ses œuvres, ni l'origine des Dieux de bois. Mais comme tout cela est ordonné selon le libre jugement d'une conscience ! Il lui paraît tout simple, à cette Souveraine, que tous les Dieux du monde ne puissent rien faire de bon que par juste conseil à l'honnête homme, et que l'Esprit Législateur, d'où qu'il vienne,

prenne toujours la forme d'un héros vivant. Cette foi fut une pensée.

Prière jeune ; révélation par le dedans ; Dieu neuf. Insulte à l'ordre, aux plans, aux intérêts, aux intrigues, aux capitaines, aux rois, aux prêtres. Ils l'ont tué d'abord, le Dieu neuf. Et une fois qu'il est bien mort, ils le reconnaissent et croient l'adorer. C'est pourquoi il est important que Jeanne d'Arc nous divise.

17 Juin 1912.

IV.

IV.

Les Dieux d'Homère me gâtent l'Iliade. Car ces hommes naïfs et si bien dessinés seraient entièrement beaux à voir, s'ils n'étaient conduits par les dieux invisibles. Leurs passions mêmes sont réglées au conseil des dieux, et leurs actions sont à chaque instant déviées. S'il faut éveiller ou endormir le courage, la colère, la défiance,

un songe est bientôt envoyé. Un bon archer lance sa flèche comme il faut ; mais une déesse protectrice détourne la pointe, ou bien l'ennemi est emporté dans un nuage. Deux idées dominent ces hommes et ce poëme. Une destinée invincible, qui conduit aussi les dieux et qui règle aussi les courages, et, avec cela, une intervention continuelle des dieux, qui contrarient et retardent le destin, sans pourtant arrêter l'événement principal, qui vient comme un nuage orageux. Ainsi est déjà dessinée cette théologie accablante pour l'esprit, d'après laquelle l'homme s'agite et Dieu le

mène. Idée que je retrouve encore dans les ingénus disciples de Karl Marx, d'après lesquels le devenir des choses humaines se déroule selon un parfait mécanisme qui nous fait agir, vouloir, craindre et espérer, le tout bien vainement, selon l'époque et le moment. Théologie sans dieu.

Nos légendes sont meilleures que notre philosophie. Jeanne d'Arc change les choses par bonne volonté, par liberté, sous l'idée d'un devoir impérieux. Ses dieux l'inspirent, mais ne l'aident point ; ce sont des idées seulement. Aucun dieu invisible ne marche à côté de la cavalière ;

aucune flèche n'est détournée. Tout va par ressorts humains, persuasion, contagion, confiance. Péguy, dans son épopée, fait naître d'abord l'Espérance, ouvrière de tout ; mais ce bon poète veut encore un dieu dans les nuages ; c'est pourquoi il ne pouvait faire qu'une espèce d'Iliade à l'ancienne mode, bonne pour les bibliothèques. Dans le fait Jeanne est seule. L'idée est seule. Partout seule. Jeanne est seule. Ses hommes la suivent sans la comprendre. On ne devrait point lire autrement cette épopée ; on ne peut s'y tromper. Il y a le bûcher de la fin, qui éclaire assez le commencement.

Les hommes finissent par considérer comme magie noire et diabolique ce miracle de volonté, ce dangereux miracle. Il n'y aurait donc qu'à vouloir pour changer tant de choses ? Prodigieux exemple pour tout l'avenir humain ; redoutable exemple aussi, et tous les hommes de toute espèce de puissance devaient en être scandalisés, car un vrai miracle, selon l'ordre traditionnel, descend du ciel sur les hommes, au lieu que ce nouveau miracle était seulement dans le cœur. On peut bien dire que ni les rois, ni les évêques, ni les vrais héros ne s'y trompèrent. Hélas, aucun Dieu ne lui donna

seulement du courage contre les flammes, à cette pauvre fille. « J'aimerais mieux être décapitée cent fois... » Où sont les dieux d'Homère?

Cette belle histoire, quand on l'aura tout à fait purifiée, sera la nouvelle Iliade. Et voici l'Evangile nouveau. « La paix sera si les hommes la font. La justice sera si les hommes la font. Nul destin, ni favorable, ni contraire. Les choses ne veulent rien du tout. Nul Dieu dans les nuages. Le héros seul sur sa petite planète ; seul avec les dieux de son cœur, Foi, Espérance et Charité ».

6 mars 1913.

V.

V.

L'HISTOIRE de Jeanne d'Arc est sans doute encore plus belle que la légende d'Hercule ; car Hercule avait la force ; Jeanne n'eut que la foi. Tout est parfait dans cette aventure héroïque. Nos jésuites, nos aristocrates, nos courtisans qui demandent un roi, se jettent dans ce beau culte, pour réchauffer leurs passions et leurs

espérances ; mais c'est en vain ; si peu qu'ils méditent sur l'héroïne, ils seront après cela moins jésuites, moins courtisans, moins méchants : car les idées n'agissent que si on veut les entendre, au lieu que la belle poésie guérit sans qu'on le veuille, comme la musique apaisait le farouche Saül.

La foi contre la religion, voilà le thème. Oui, d'un côté toutes les formes et toutes les politesses ; toute la bureaucratie et toute la paperasserie ; tous les Prudents et tous les Tâtillons ; tous les négociateurs, flatteurs et profiteurs ; tous les compromis, tous les traités, toutes les

finasseries ; tous les plans et tous les conseils ; toutes les Académies et tous les Chapitres ; tous les plaisirs, les grâces et les ris ; tout le Théâtre de ce monde ; l'Elite enfin, car il faut la nommer.

En face, tout le peuple inspiré ; la justice affirmée ; la révélation directe, par toutes les voix du ciel et de la terre ; le vrai miracle, qui est de foi et d'œuvre ; l'amour combattant ; la Paix écrasant la Guerre, sans un éclair de haine. Ici la ruse des passions nous guette. Qu'il est difficile d'être courageux sans se faire méchant ! Que de fois la Paix en armes est devenue

guerre ! Ils le savent bien, tous ces aristocrates aux yeux méchants ; ils espèrent, dans le fond de leur cœur, que le plus haut devoir nous ramènera à adorer l'injustice ; que l'amour se changera en haine, la discipline en servitude, le courage en fureur. Mais la volonté héroïque ne s'est point détournée de sa fin. Jeanne a combattu ; Jeanne fut blessée ; mais elle n'a point frappé. Accepter la guerre, et en même temps, par la même vertu, refuser la guerre. La plus profonde sagesse, d'un Socrate, d'un Marc-Aurèle, trouve son terme, ses limites, sa parfaite définition dans le geste de cette

noble fille. Il faut qu'au milieu des guerres, sur les cadavres et le sang, le plus pur esprit de tous les héros affirme encore la doctrine du Droit pur : « Tu ne tueras point ». L'esprit est au-dessus des batailles, comme la Force des forces.

Il faut savoir aussi. Cette belle histoire finit en amertume, par le retour des évêques, des hiérarchies et des dogmes. C'est par les mèmes forces que la Révolution a fini en Empire. Les intérêts ont leurs détours et leurs pièges. L'élite ne sait pas vaincre, mais elle sait gouverner. Après l'Empire, les Bourbons, Sainte-Alliance, traités, coali-

tion des rois contre les peuples. La crédulité contre la Foi. Le bûcher de Jeanne éclaire toutes ces choses. Vous combattez, pieux jeunes gens, vous combattez pour ces évêques, pour ces courtisans, pour ces renards d'esprit dont c'était la revanche, et qui dansaient autour de ce feu. Aucun discours d'Académicien ne changera la moindre chose à ce tableau éclatant. Devant tous les yeux humains, ce drame ineffaçable affirmera ce qu'il affirme. Sainteté du travail, clairvoyance du peuple, perfidie des grands, splendeur du droit, guerre à la guerre.

4 Mai 1913.

VI.

VI.

Je n'ai point pavoisé pour Jeanne d'Arc; il y a trop de mensonge, ou si l'on veut trop de confusion, dans cette fête que l'on voudrait nous imposer. C'est déjà un peu trop fort d'orner les couleurs du pape en y joignant celles de l'Héroïne. Mais c'est tromper encore plus que de prendre Jeanne d'Arc comme génie de guerre. Génie de

paix, au contraire. Les pacifistes ne doivent point se laisser voler leurs dieux.

Cette guerrière n'a jamais tenu l'arme ni versé le sang. Elle voulait la justice et que l'Anglais s'en allât ; mais elle ne pouvait haïr. Son cœur n'allait pas au-delà ; mais quelle forte pensée, quelle doctrine profonde mettra jamais au jour les racines communes de la Force et de la Justice ? L'instinct populaire, artisan du langage, éclaire de même la pensée doctrinale, lorsqu'il veut que le même mot, Cœur, exprime à la fois l'amour et le courage. L'honneur de la guerre, c'est d'être paix en

elle-même et autour d'elle. La vierge et son étendard signifient impérieusement cela ; mais il faut la vénérer bien pour la comprendre. Quand je pense qu'en cette fête la colère, toujours alliée de l'injustice, va promener encore une fois son visage ambigu, je crierais bien au sacrilège. Mais c'est encore mieux d'expliquer, ce serait mieux de circonscrire exactement cette idée difficile de la force juste. A quoi le beau mythe d'Hercule peut servir aussi, quoique moins touchant et moins parfait peut-être, car il n'est pas dit qu'Hercule frappait sans colère, ni qu'on puisse frapper tou-

jours assez fort sans une courte colère dans le moment. Le plus beau de Jeanne d'Arc, c'est qu'elle laissa l'épée à d'autres, devinant que l'affirmation était l'arme vraie. Peut-être arrivons-nous aux temps où il suffira de vouloir. Et, si c'est utopie encore, c'est pourtant cette noble idée qu'il faut célébrer en ce jour de Jeanne d'Arc, celle-là, non une autre.

Je pousserais plus loin. Ce mythe a des profondeurs. Ce qui serait célébré, en ce beau jour, si le peuple entrait dans cette fête, ce serait la foi guerrière plutôt que l'art guerrier. Car il y avait en ce temps-

là un art de manœuvrer et d'assiéger, comme aujourd'hui un art de mobiliser et de concentrer, et des soldats de métier en ce temps-là comme aujourd'hui. Mais enfin la naïveté, qui va toujours droit au but, fut une fois la plus forte, et c'est une bergère qui mit l'Anglais dehors. Miracle, on l'a bien dit. Il est incroyable qu'un peuple d'artisans veuille faire la leçon aux généraux et soit plus fort non pas malgré cela, mais à cause de cela. C'est incroyable. Nous n'osons pas former cette idée d'un peuple injustement attaqué, et laissant l'outil pour prendre l'arme, plus fort de son droit que d'une

vaine science, qu'il ne veut même point connaître. Idée surhumaine, ou presque. Mais que signifient donc les victoires de Jeanne ? Que veut nous dire ce mythe parfait que nous avons reçu, par grâce, dans notre histoire ? Et ce roi de Bourges, vainqueur malgré lui, qu'est-ce donc auprès de cette bergère intrépide, sinon l'élite toujours la même, toujours à ses plaisirs, toujours pensant et disant mal ce que d'autres font bien ? Pensée trop forte encore pour nous. Nous n'osons pas croire que c'est en travaillant qu'on apprend à se battre, et que le vrai homme de guerre est à la forge et

à la charrue, pendant que les autres dansent. Vérité d'avenir, que le bourreau n'a point brûlée.

26 mai 1914.

VII.

VII.

On brûle Jeanne d'Arc à peu près aussi souvent qu'on la célèbre ; et ce sont les mêmes. « Le vice fomente la guerre, disait Vauvenargues, la vertu combat ». Ambition, intrigue, vanité font les jeux. Mais l'énergie n'est pas en ces roitelets. L'énergie est dans la masse pacifique, avec l'illusion. On peut bien dire qu'en

Août de l'an Quatorze l'esprit du peuple entendit des voix. Tout ce qui avait montré le poing, tout ce qui avait insulté, tout ce qui avait prophétisé s'enfuit alors ; et, la peur se changeant en colère, la déclamation alla jusqu'au délire. Spectacle hideux, la peur, la haine, et le plaisir ensemble. Mais le peuple rassembla sa force, et trouva une raison de combattre, et qui méritait qu'on mourût pour elle. On fera légende de ce beau moment, où les hommes de cœur visèrent haut, et à parler exactement cherchèrent l'ordre de Dieu ; car aucun évêque n'osera soutenir que Dieu n'est point

Fraternité universelle et Paix sur la terre. Et cette grande idée se forma spontanément, que le temps était venu de délivrer tous les peuples et de tuer la Guerre. « Adieu, disaient-ils à leurs femmes ; nos enfants connaîtront la paix. » L'idée était invincible ; elle couvrit toute la nation. Les politiques ne dirent point le contraire ; ils suivaient le miracle. On ne sut que bien plus tard ce qu'ils en pensaient.

Ce qu'ils en pensaient ? A peu près ceci. Que c'est une sorte de scandale lorsque le respect dû aux puissances n'explique pas assez l'obéissance. Que l'esprit révolu-

tionnaire, loin d'être brisé par ce coup du sort, prenait force au contraire, et réclamerait ses droits après la victoire. Qu'un monde nouveau allait naître, où les intrigants n'auraient plus place. Que dans le moment où leur fauteuil prenait forme de trône, justement tous les trônes allaient être brûlés au feu des batailles. Que l'Humanité entendrait partout le cri de l'Homme. Que l'Amour armé vaincrait la Haine, comme l'archange tue le monstre ; et qu'enfin ce rude peuple serait indomptable au retour, et dicterait la nouvelle Charte humaine. La chose pou-

vait être ; il n'y fallait qu'une Foi inébranlable, et cette Simplicité inspirée qui passe sur les obstacles sans seulement les voir. Mais que pouvaient-ils faire, ces politiques ? L'âme prophétique marchait devant ; ils suivaient.

On sait quelle frénétique prédication, et qui partait de haut, s'appliqua à rendre toute paix impossible. Les arguments ne manquaient pas ; depuis des siècles la Guerre nourrit la Guerre. Aussi les esprits faibles revinrent dans les chemins de la fatalité historique. Pour les esprits forts, et qui voulaient servir l'Humanité, il en fut

fait un massacre, par cette effrayante loi de la Guerre selon laquelle les meilleurs périssent par leur vertu même, par leur foi même. L'âme prophétique usait sa puissance pendant que l'âme diabolique renforçait la sienne. Mais j'admirai surtout les Maximes du Commandement, méthodique, inflexible et retiré, qui réorganisait tout selon une froide discipline. Il y eut des mots profonds. « Les hommes savent leur métier et font leur métier », disait un chef.

Il n'en revint guère, de ces héros qui se promettaient une paix selon leur espérance. Ils ne furent pas écoutés. La grande voix américaine,

jeune et forte, et qui avait des droits pourtant, après cette Croisade unique au monde, ne fut pas écoutée non plus. A peine la victoire était-elle assurée que l'ancienne Politique revint, avec une incroyable assurance. J'ai souvenir du jour funeste où le Pouvoir, jetant l'Utopie par terre, mit le pied dessus. « Il faut abandonner, dit-il froidement, l'idée que cette guerre pourrait être la dernière des guerres ». Une politique suivit, pleine de cohérence et de logique, comme tout ce qui retombe à la nécessité. L'appât du mark-or resta seul en vue, dont chacun attendait sa part ; tout fut

réduit là. Un art profond et sûr de lui, qui suit la force des choses et s'en glorifie, nous a attachés là, et nous tirons sur la laisse. C'est ce que j'appelle brûler Jeanne d'Arc, avec attendus et considérants.

1er Mai 1921.

IMPRIMERIE « LA LABORIEUSE »
(Association ouvrière)
10, Rue Emile-Jamais, 10
NIMES

2me ÉDITION.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 037980841